

Chico BUARQUE

*Un gamin à Rome*

BUARQUE, Chico, *Bambino a Roma* (2024)/ *Un gamin à Rome*. Traduit du brésilien par Mathieu Dosse. Paris. Métailié. 2026. 157 pages.

Si Chico Buarque, né Francisco Buarque de Holanda en 1944, est mondialement célébré comme un grand de la musique brésilienne des années 70, sa carrière d'écrivain, poète et dramaturge est moins connue. *Bambino a Roma* est un livre de souvenirs sur son séjour à Rome en 1953-1954, où son père, Sérgio Buarque de Holanda (1902-1982), historien-sociologue invité à l'université, s'installa avec sa tribu, femme et sept enfants, dont le quatrième, Chico, l'aîné des petits.

Du voyage en bateau, Chico ne retient qu'une « mer de vomi ». Il ne précise pas la date d'arrivée à Rome, mais grâce aux échos du monde d'alors qu'il nous raconte, c'était avant la mort de Staline (4 mars 1953). Il évoque la vie familiale et ses rituels, comme la pizza du vendredi soir quand les parents sortent et le restaurant du dimanche, quand Aparecida, la cuisinière sarde, est en congé. Mais c'est l'école qui est au centre de sa vie. Après avoir fréquenté une école mixte de sœurs, au sortir de laquelle il décide de devenir athée, il poursuit sa scolarité dans une école de garçons, les deux étant des écoles privées anglaises. L'année passe vite, il grandit, acquiert la maîtrise du sifflement, subit l'ablation de l'appendice, est fou de son vélo, se fait quelques copains et se passionne pour le *futebol*, auquel il joue avec Amadeo, le fils de l'épicier, avec lequel il apprend un peu l'italien.

La sexualité tient une grande place dans ces souvenirs. À l'école des sœurs, il s'éprend de Sandrène qui ressemble à Leslie Caron ; à la maison, il renifle Grazia, la belle femme qui vient donner des leçons d'italien à son père, il fait exprès de sortir nu de la salle de bain au moment où il entend Aparecida arriver et regarde sa sœur aînée se déshabiller par le trou de la serrure. Le clou de ses expériences est l'odeur d'une mandarine parfumée à la foufoune de Graziella, une amie d'Amadeo. Mister Welsh, professeur d'anglais et tripoteur patenté et un inconnu le collant avec insistance complètent le tableau.

La conscience de classe est l'autre thème récurrent. La plupart de ses camarades, fils de diplomates, de représentants de sociétés étrangères ou de célébrités, habitent le quartier élégant de Parioli et se rendent à l'école à pied, tandis que lui, fils de professeur, habite loin et doit prendre le bus. Il sait qu'il n'est ni riche, ni pauvre. Son titre de gloire, c'est d'avoir dansé avec Alida Valli, mère de Carlo de Mejo qui l'avait invité à son anniversaire. En revanche, Amadeo est d'un autre monde, et un soir à la sortie d'un match, énervé, il lui balance qu'il a « une tête de pauvre. » (p.90).

Chico Buarque donne son ballon de foot à Amadeo à la fin du séjour – après la mort de Getúlio Vargas en août 1954 – qu'il vit dans l'angoisse du bateau et l'incertitude pesante de ce qu'il va retrouver au Brésil. Il vivra de nouveau à Rome durant la dictature brésilienne, y reviendra plusieurs fois, mais il ne s'attarde que sur son dernier séjour, du temps du pape François, en 2023, 2024, alors que la ville a beaucoup changé et qu'il s'y promène en quête de ce qui n'est plus, l'épicerie de son enfance étant devenue magasin d'antiquités, aux alentours duquel il croise souvent un vieil ivrogne qui lance des vivats ! à Mussolini.

Le livre est très intéressant pour la comparaison qu'il nous permet de faire entre l'éducation d'un enfant dans les années 50 et celle qui est donnée actuellement, marquée par une diminution de l'autonomie spatiale, sans parler de la danse aux anniversaires de 10 ans ! Et son charme réside dans la douceur mélancolique du souvenir pour qui sait que son tour est arrivé et que le grand départ ne va guère tarder.

« Le Rex était un cinéma décapotable, pour ainsi dire. S'il ne pleuvait pas, son toit s'ouvrait pendant les entractes et, les nuits de pleine lune, c'était magique de voir la fumée des cigarettes s'élever vers le ciel. (...) Mais je préférais les séances du samedi après-midi, quand les enfants du quartier envahissaient la salle. Au début, les filles m'ignoraient, même en me voyant arriver sur mon vélo nickelé. Ce n'est que lorsque j'ai adopté mon blazer bleu marine, orné de l'emblème de Notre-Dame International School, qu'elles ont commencé à me jeter des regards, à se donner des coups de coude et à me sourire en baissant les yeux. Ainsi vêtu, je m'autorisais à m'asseoir au milieu d'elles, pour ressentir leur frisson à l'instant où les Apaches apparaissaient au sommet des montagnes. » p.43

« Depuis le corso Trieste, je prends un raccourci par le viale Gorizia, mais, à l'angle de la via San Martino, je me fige. C'est le vieil ivrogne qui chante d'une voix à peine audible :

*Tu pensi que cachaça è acqua*

*Cachaça non è acqua, no*

*Cachaça...*

– Amadeo ?

– Brasiliano.

Le vieux, c'est bien lui. Amadeo, le fils de l'épicier, allongé sur le seuil de la boutique d'antiquités. Je murmure son nom doucement, j'ai envie de le prendre dans mes bras, je m'assois sur le sol, mouillant mon pantalon, et je secoue la tête. J'aimerais lui dire qu'il restera toujours mon meilleur ami à Rome, malgré ce qu'il est devenu, malgré la vie qu'il a gâchée à ce point, mais les mots me manquent en italien et tout ce que je parviens à lui demander, c'est où est passé le ballon. Il me fixe de ses yeux vitreux, et j'ai l'impression qu'il est en train de mourir. Je lui demande s'il a froid, s'il veut que j'appelle une ambulance, mais il soupire et ferme les yeux. Il respire encore, péniblement, haletant comme s'il cherchait à parler. Soudain, avec la force de sa voix de baryton, il me dit :

– *Torna al tuo paese, figlio di puttana.*

30/04/2024

*Fiumicino, Rome*

*Volo ITA AZ 672 destinazione Rio de Janeiro » p.156*